

L'avenir retrouvé — Québec Miron

Miron, le poète qui vit « sans relâche à bout portant »

André Gaulin

Number 14, March 1974

Dossier Miron

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/56910ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (1974). L'avenir retrouvé — Québec Miron : miron, le poète qui vit « sans relâche à bout portant ». *Québec français*, (14), 18–20.

minement existentiel peut-être lent parce que cahoteux et sinueux, mais dont l'orientation ne fait pas de doute.

Quelqu'un a déjà dit «la vraie Poésie ne console de rien». C'est sans doute qu'au terme de l'oeuvre, l'aventure est achevée et, comme telle, se dépasse, se perd en cela même à quoi elle avait donné lieu. Grande leçon, il me semble et qui nous entraîne bien au-delà de la seule littérature. Il se pourrait que Miron soit de ceux, assez rares, qui nous révèlent, par l'authenticité un jour silencieuse d'une démarche absolument pure de toute compromission, le visage nu, terrible et finalement mortel de la poésie intégralement vécue, dans son règne et sa distance consommée, jusqu'à cet effacement qui est la sanction dernière d'un juste accès et dont toute l'oeuvre accomplie rétrospectivement s'illumine soudainement.

JEAN-MARIE PÉPIN

1. In *Liberté*, No 27, p. 220.

2. Cf. le poème-dédicace écrit en 1970 pour *L'homme rapaillé*: J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant

...

je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence.

3. C'est un aspect qu'a développé G.-A. Vachon dans les premières pages d'un texte fort intéressant: Gaston Miron, ou l'invention de la substance, in *L'homme rapaillé*, pp. 136 et sq.

4. *La marche à l'amour*, in *Littérature du Québec*, Guy Robert, Tome I, page 117; Montréal, Déom, 1964.

5. *Id.*, *ibid.*, p. 119.

6. *Ibid.*

7. Par la «substance» dirait G.-A. Vachon, *loc. cit.* Cf. également le mémoire inédit de J.-M. Pépin: *Gaston Miron ou l'apprentissage du réel*, U. Laval, 1967.

8. Jacques Brault, *Miron le Magnifique*, p. 33.

9. «Le non-poème et le poème», in *Parti pris*, Vol. 2, No 10-11, juin-juillet 1965, p. 91.

10. «Lieux communs», in *L'homme rapaillé*, p. 85.

11. «Un long chemin», in *Parti pris*, Vol. 2, No 5, janvier '65, p. 30.

12. V.g. A. Hébert, S.-D. Garneau, A. Grandbois, E. Nelligan, etc.

13. Titre conféré à Miron par son ami J. Brault.

14. Il faudrait donner ici de larges extraits de «L'homme agonique», du «Monologue de l'aliénation délirante» et du texte «aliénation délirante».

15. *L'homme rapaillé*, p. 58.

16. V.g. chez la quasi totalité des poètes qui ont publié de 1965-1970.

17. «Vérité irréductible», in *L'homme rapaillé*, p. 12.

18. *Id.*, *ibid.*, p. 14, cf. aussi pp. 27 et 31.

19. *Id.*, *ibid.*, p. 15.

20. Cf. le chapitre intitulé précisément «dénonciation» dans *Parti pris*, Vol. 2, No 10-11, pp. 93 et sq.

21. On peut trouver une illustration vraiment remarquable de cette ambivalence dans le poème «La Corneille», mais davantage encore dans «Au sortir du labyrinthe», *L'homme rapaillé*, p. 72.

22. «Pour mon rapatriement», in *L'homme rapaillé*, p. 50.

23. «L'Octobre», in *Liberté*, # 33, mai-juin 1964, p. 217.

24. Dominique Noguez, «Entre parole et écriture», *La barre du jour*, p. 34.

25. Cf. *L'imagination symbolique*, G. Durand, PUF, 1964.

26. Il y aurait toute une étude à conduire sur la langue de Miron, sur sa conception de la langue, cf. *L'homme rapaillé*, pp. 108, 143.

27. In *Parti pris*, Vol. 2, No 10-11, juin-juillet 1965, pp. 88-97.

28. *Id.*, *ibid.*, p. 89. En plus des notations de temps et d'espace, il conviendrait de s'attarder aux dimensions verticales et horizontales.

29. «Tristesse, o ma pitié, mon pays», in *Liberté*, Vol. VI, No 3, p. 211.

30. In *Parti pris*, *loc. cit.*, p. 95.

31. *Id.*, *ibid.*, p. 96.

32. *Id.*, *ibid.*, p. 90:

Poème, je te salue

dans l'unité refaite du dedans et du dehors

ô contemporanéité flambant neuve
et présent de l'avenir

33. Il faut lire la réflexion de Miron sur la langue, *Parti pris* p. 29.

34. *Les chants de Maldoror*, éd. du Livre de poche, p. 147.

35. *Deux Sangs*, p. 67.

36. «Self-Defence», in *L'homme rapaillé*, p. 25.

37. *Miron le magnifique*, p. 30.

38. *Deux Sangs*, p. 67.

39. *Id.*, p. 46.

40. Jacques Brault, présentant Gaston Miron pour la revue *Europe* No spécial Littérature du Québec, février-mars 1969, p. 156.

41. «La Corneille», in *Passe-partout*, février 1965, pp. 8-9.

42. *La marche à l'amour*, deuxième strophe, in *Littérature du Québec*, Guy Robert, Tome I, p. 118.

43. Une version du début du poème (4 strophes) est parue dans *Parti pris*, Vol. 1, No 2, nov. 1963, p. 38. Cf. aussi un pendant à cette suite, «L'amour et le militant», in Brault, *op. cit.*, pp. 39 et s.

44. «Monologue de l'aliénation délirante», in *Liberté*, No 37, p. 219.

45. «Recours didactique», in *L'homme rapaillé*, p. 61

46. «La Batèche», i.e. la «batèche» de vie.

47. «Recours didactique», in *Parti pris*, Vol. 1, No 2, nov. '63, p. 38.

48. «La marche à l'amour», in *Le Nouveau Journal*, 14 avril '62.

49. «La pauvreté anthropos», poème inédit, cité par J. Brault, *op. cit.* p. 34.

50. L'auto-évaluation systématique et constante de Miron découragerait un critique psychanalyste aussi patient que Miron.

51. In *Parti pris*, Vol. 2, No 10-11, pp. 88-97; reprenant et complétant, près de 10 ans après, ce qu'il avait déjà suggéré dans «Situation de notre poésie», in *La Presse*, 22 juin 57, pp. 67-70 dont les lignes suivantes laissaient déjà présager

52. *Id.*, *ibid.*, p. 96, cf. aussi «Un long chemin», in *Parti pris*, Vol. 2, No 5, janvier 1965, pp. 25-32.

53. In *La barre du jour*, oct. 1970, p. 14.

54. *Id.*, *ibid.*, p. 19.

miron, le poète qui vit

«sans relâche à bout portant»¹.



«Je sais aussi que je ne serai pas en paix, même une fois mort, tant que sur la planète il restera un homme humilié ou ravalé dans sa dignité, ou exploité»².

J'ai rencontré plusieurs fois Miron et, je dois le dire, peu souvent dans les universités. Pourtant cet homme québécois est l'un de ceux qui feraient un exceptionnel professeur de poésie. Peu de professeurs ont comme lui une connaissance critique de notre évolution poétique, une conception sans cesse en mouvement de la poésie, une vision culturelle à la fois enracinée et ouverte sur

le monde. Miron a présidé comme éditeur, comme lecteur et comme poète à la naissance d'une poésie nationale.

Quand j'ai rencontré Miron, c'était dans des cercles de l'aile marchante politique québécoise. Quelquefois à la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, quelquefois au lancement de certains livres chez Hébert, souventes fois au Mouvement Québec français. Une fois même, a-t-on idée, Gaston Miron me présenta lors d'une assemblée de parents de ville Laval où je devais parler contre les maternelles bilingues du ministre Cloutier. La présentation dura deux heures: Gaston expliqua avec beaucoup de pertinence que j'étais québécois et non canadien-français, que j'étais de la génération de la trentaine, cette génération qui a un rôle historique bien précis dans le Québec actuel: bref, je n'eus qu'à le remercier car il avait tout dit pour moi et mieux que je ne l'eusse fait.

Ces sorties nombreuses du poète dans ce «sale» monde politique sembleront bien peu orthodoxes pour toutes ces dames de la Grande-Allée, qui tournèrent Québec sans dessus dessous pour la malheureuse petite phrase de Péloquin que vous savez, au bas de la fresque unique de Jordi Bonnet. Peut-on être «pâette» et fréquenter le bas monde?

Assassiner la poésie.

**«...et tant pis si j'assassine la poésie
ce que vous appelleriez vous la poésie
et qui pour moi n'est qu'un hochet
car je renonce à tout mensonge
dans ce présent sans poésie
pour cette vérité sans poésie...»³**

Ainsi répond le disciple Chamberland, car Miron reste un maître en ce sens où il a hurlé le premier «la sauvage agression le déboîtement de nos vies les saccages de l'«altérité» jusque dans «le grand inconscient résineux d'un peuple d'une terre»⁴. Car tel est avant tout Gaston Miron, que les susurrantes poétesses de salon se le tiennent pour dit, le grand crieur d'un peuple colonisé, déculturé, mal au monde «que seul le politique peut rendre à son homogénéité»⁵. Laissons parler lui-même le poète:

«Longtemps je n'ai su mon nom, et qui j'étais, que de l'extérieur. Mon nom est «Pea Soup». Mon nom est «Pepsi». Mon nom est «Marmelade.» Mon nom est «Frog». Mon nom est «dam Canuck». Mon nom est «speak white». Mon nom est «dish washer». Mon nom est «floor sweeper». Mon nom est «bastard». Mon nom est «cheap». Mon nom est «sheep». Mon nom...Mon nom...»⁶.

C'est ce que Miron appelle le non-poème. Ce qui l'empêche d'être lui, davantage, ce qui le détruit:

«Je me hurle dans mes harnais. Je sais ce que je sais, CECI, ma culture polluée, mon dualisme linguistique, CECI, le non-poème, qui a détruit en moi jusqu'à la racine l'instinct même du mot français. Je sais, comme une bête dans son instinct de conservation, que je suis l'objet d'un processus d'assimilation, comme homme collectif, par la voie légaliste (le statu quo structurel) et démocratique (le rouleau compresseur majoritaire). Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale comme poète, à partir d'un code commun à un peuple.»⁷

Miron l'affirme donc bien haut: il n'y a pas de poésie possible, ici, sans l'affirmation collective et nationale. «C'est notre situation politique et historique qui forme

un empêchement à régler globalement le problème»⁸. Dans une rétrospective qu'il fait de notre poésie en 1957, Miron disait déjà: «Il faut que le poète canadien de langue française résolve ses contradictions intérieures dans la position d'angoisse et d'écartèlement où le place son destin. Pour s'épanouir, une poésie a besoin d'une terre, d'un espace, d'une lumière, d'un climat, d'un milieu où elle plonge ses racines»⁹. Deux ans plus tard, le poète explique que la situation ethnique des siens le rend en partie amnésique. Ce qui faisait dire à Gilles Leclerc, cet essayiste majeur mais inconnu de 1960, que Miron avait «des taches solaires sur le cerveau»¹⁰. Le poète-prophète avoue en ce sens en 1965:

«Et c'est ainsi depuis des générations que je me désintègre en ombelles soufflées dans la vacuité de mon esprit, tandis qu'un soleil blanc de neige vient tournoyer dans mes yeux de blanche nuit. C'est précisément et singulièrement ici que naît le malaise, qu'affleure le sentiment d'avoir perdu la mémoire. Univers cotonneux. Les mots, méconnaissables, qui flottent à la dérive. Soudain je veux crier. Parfois je veux prendre à la gorge le premier venu pour lui faire avouer qui je suis. Délivrez-moi du crépuscule de ma tête. De la lumière noire, la lumière vacuum. Du monde lisse. Je suis malade d'un cauchemar héréditaire. Je ne me reconnais pas de passé récent. Mon nom est AMNESIQUE MIRON»¹¹.

*S'affirmer en s'avouant*¹²

L'entreprise du poète tient donc à la fois du poème et du non-poème. C'est en affirmant le non-poème que le poème devient possible.

**CECI est agonique
CECI de père en fils jusqu'à moi**

**Le non-poème
c'est ma tristesse
ontologique
la souffrance d'être un autre**

**Le non-poème
ce sont les conditions subies sans espoir
de la quotidienne altérité**

**Le non-poème
c'est mon historicité
vécu par substitutions**

**Le non-poème
c'est ma langue que je ne sais plus reconnaître
des marécages de mon esprit brumeux
à ceux des signes aliénés de ma réalité**

**Le non-poème
c'est la dépolitisation maintenue
de ma permanence**

**Or le poème ne peut se faire
que contre le non-poème...»¹³**

C'est dans UN LONG CHEMIN que le poète Miron décrit le mieux son aventure poétique personnelle intimement reliée à l'aventure québécoise collective. Son passage en Europe en particulier, années 59-60, va vaincre ce que Miron appelle ses résistances et ses doutes «humanistes-démocratiques-pacifistes-universalistes-etc»¹⁴. Il affirme: «Je croyais que les conditions normales à l'existence et à l'épanouissement d'une littérature n'étaient pas réalisées ici: nous étions condamnés à une littérature

d'en-deçà, de moribond¹⁵». Le poète affirme même que c'est pour cela qu'il refusait de publier ses poèmes en livres, bien qu'il ait consenti à les donner à des revues qui oeuvraient dans une perspective d'indépendance: «J'aurais fait, croyais-je, le jeu de ceux qui prétendent sans broncher que nous avons tous les moyens de nous réaliser en tant qu'être au monde de culture française (être nous-mêmes), dans le statu quo d'un système où aucune motivation socio-économique ne vient rendre nécessaire la pratique de cette culture¹⁶».

Le poète Miron s'affirme donc très haut comme le poète de la conscience nationale. Il est poète-prophète. Il est poète-Serviteur-souffrant pour reprendre une expression du poète-prophète Isaïe. Celui qui dit: «J'ai essayé d'assumer notre pauvreté existentielle et morale et aussi notre pauvreté d'expression¹⁷».

Le poète inédit devenu lauréat¹⁸

Dès lors, il n'est plus sans importance que Gaston Miron ait été le prix 1970 d'*Études françaises* (et cela avant Octobre 1970 qui vit l'emprisonnement du poète). Les journaux ont alors manifesté de l'enthousiasme devant le choix qu'on fit de Miron. Un peuple se reconnaissait dans le poète qui avait voulu l'exprimer dans sa déréliction et son intime espérance. Miron le comprit très bien qui avoua recevant le prix que c'était toute l'équipe de l'Hexagone qui était couronnée. Un consensus se faisait autour de l'idée et davantage de la réalité de la libération d'un peuple. Une étape importante était franchie. C'était ainsi reconnaître un passé douloureux que l'on porte comme un chancre; s'affirmer être exilé en réalité anglaise américaine; et surtout entériner la démarche et la volonté du poète qui avait si bien analysé notre vie de pénitence en Amérique¹⁹ et qui appelait de sa parole criée de «la Catherine mal fardée²⁰» la venue au monde d'un nouveau pays politique:

«Comme collectivité nationale, nous avons vécu jusqu'ici d'expédients qui furent nécessaires, et d'une constante panacée: les solutions culturelles: messianisme, bon parler français, biculturalisme, et maintenant éducation. J'insiste sur ceci: je tiens pour essentielle et vitale la réforme en profondeur de l'éducation, mais son efficacité en sera compromise toujours tant que le politique n'en garantira pas sa nécessité et sa pratique. Il y a un choix fondamental: être au monde selon une culture, c'est-à-dire une ontologie²¹.

Le Miron d'aujourd'hui:

Il doit être difficile pour un poète — qui reste un homme — de porter ainsi l'identité d'un peuple. Ce que Miron a dit de lui dans ses *Notes sur le poème et le non-poème* reste plus vrai que jamais.

**«Le monde est noir puis le monde est blanc
le monde est blanc puis le monde est noir
entre deux chaises deux portes ou chien et loup
un mal de roc diffus rôdant dans la carcasse
le monde est froid puis le monde est chaud
le monde est chaud puis le monde est froid
(...)
comment faire qu'à côté de soi un homme
porte en son regard le bonheur physique de sa
[terre²²**

Miron porte toujours un enfant fragile, les mots peuvent manquer pour dire *l'enfance*. Un autre poète, Jérémie, ne refusait-il pas de porter lui aussi son peuple et il disait: «Vois, je ne sais pas porter la parole: je suis un enfant!²³»

Le poète doutait de lui, il trouvait lourde cette tâche de soutenir un pays à bout de bras.

Les professeurs de français, pour un grand nombre, ont saisi qu'enseigner le français dans le contexte qui est le nôtre, sous la problématique économique-colonisatrice, enseigner cette langue est devenu un geste politique. N'est-ce pas André Langevin qui demandait déjà en 1966 si parler français était une forme d'extrémisme²⁴? Le geste que notre revue pose aujourd'hui en consacrant son premier dossier à Miron, c'est de lui signifier que nous l'avons compris, que nous faisons route avec lui et que nous tiendrons avec lui feu et lieu, car nous serons «habitants» en pays de Neuve France qui s'appellera Québec. Nous aussi «nous sommes en train de nous rapailler, de refaire l'unité de l'homme québécois²⁵».

ANDRÉ GAULIN

1. Texte de Radio-Canada, le 16 septembre 1961. dans *l'Homme rapaillé*, p. 102
2. Gaston Miron: «Je suis plus un agitateur qu'un poète» dans le *Devoir*, p. 7, entrevue avec Gilles Constantineau.
3. Paul Chamberland, dans *Afficheur hurle*, p. 10.
4. *Idem*, p. 67
5. dans *Un long chemin*, Parti pris, 1965, vol. 2, no 5.
6. *Notes sur le poème et le non-poème*. Parti-pris, 1965, vol 2, nos 10-11, p. 94
7. *Ibidem*, p. 90
8. dans le *Clairon*, *Rencontre avec Gaston Miron, poète*, le 10 déc. 1969, entrevue avec Jean Turcotte, p. 26.
9. dans la *Presse*, *Situation de notre poésie. Son sort est lié à celui du fait ethnique qui la porte*, 22 juin 1957, pp. 67 et 70.
10. dans *Notes d'un homme d'ici*, *Cahier pour un paysage*, 1959, pp. 18-20
11. dans *Notes sur le poème et le non-poème*, p. 92.
12. dans *Ma bibliothèque idéale*, texte lu à Radio-Canada, le 16 sept. 1961, dans *l'Homme rapaillé*, p. 103.
13. dans *Notes sur le poème et le non-poème*, p. 89.
14. dans *Un long chemin*, Parti-pris, 1965, pp. 25-32.
15. *Ibidem*.
16. *Ibidem*.
17. dans le *Devoir*, *Gaston Miron: Je suis plus un agitateur qu'un poète*, 22 août 1959, p. 7.
18. Jean-Guy Pilon, *Un camarade et un exemple*, dans le *Devoir*, 18 avril 1970, p. 16
19. Expression d'André Langevin
20. Expression de Jacques Brault.
21. dans *Un long chemin*, cité plus haut.
22. Cité plus haut, pp. 92 et 93.
23. Livre de Jérémie, chapitre 1, verset 6.
24. dans *Mclean*, janvier 1966: *Parler français, une forme d'extrémisme?*
25. Dans le *Clairon*, article cité plus haut, p. 26.

